

## ON PARLE MAL DE GEORGES SAND

### Nietzche, à propos de Georges Sand, *la philosophie au marteau*

J'ai lu les premières *Lettres d'un voyageur* : comme tout ce qui tire son origine de Rousseau, cela est faux, factice, boursoufflé, exagéré. Je ne puis supporter ce style de tapisserie, tout aussi peu que l'ambition populacière qui aspire aux sentiments généreux. Ce qui reste cependant de pire, c'est la coquetterie féminine avec des virilités, avec des manières de gamins mal élevés. — Combien elle a dû être froide avec tout cela, cette artiste insupportable ! Elle se remontait comme une pendule — et elle écrivait... Froide comme Victor Hugo, comme Balzac, comme tous les Romantiques, dès qu'ils étaient à leur table de travail. Et avec combien de suffisance elle devait être couchée là, cette terrible vache à écrire qui avait quelque chose d'allemand, dans le plus mauvais sens du mot, comme Rousseau lui-même, son maître, ce qui certainement n'était possible que lorsque le goût français allait à la dérive ! — Mais Renan la vénérât...



### Alain, « LXIII. On parle mal de George Sand », dans *Propos de littérature*, Paris : Paul Hartmann, Éditeur, 1934

On parle mal de George Sand. C'est une mode qui ne finit point. Ceux qui ont lu ses Mémoires savent qu'elle fut une saison à Majorque avec Chopin déjà malade. Elle conte que c'est là, dans un couvent à demi ruiné, qu'il composa le plus grand nombre de ses fameux *Préludes*. Or, dès ce temps-là, elle les jugeait comme nous les jugeons ; elle avait prédit que ces courtes pièces attireraient des foules aux concerts, tout aussi bien que les plus fameuses symphonies. (...) J'attends toujours de voir, aux vitrines de librairie, les cinq volumes de *Consuelo* enfin dans leur gloire. Alors, j'en suis assuré, même les plus aigres feront justice à une grande âme. On lira ce livre comme on va écouter les *Préludes*. Alors ce qui n'est que poussière et cendre aura trouvé sépulture. (...) George Sand, de sa propre vie, médiocre, déformée, manquée comme est toute vie, a pu former cette *Consuelo*, modèle unique, où toute femme trouvera de quoi imiter, tout homme de quoi comprendre et aimer toute femme.

Car tout être a de beaux moments ; si cela n'était pas, qui donc courrait aux grandes œuvres ? Et, selon mon opinion, toute vie humaine s'élance au-dessus d'elle-même ; et les moindres vertus ne tiennent que par des passages surhumains. Mais il faut encore que la belle statue nous ressemble plus que nous ne ressemblons à nous-mêmes. Or, *Consuelo* est fille de la terre aussi. Je lisais hier, dans le quatrième volume, une description de ce qu'il y a de violent, de soudain, d'animal par la chair et le sang, dans la surprise de l'amour voleur. Mais aussi quel courage dans les pensées ! Quel merveilleux effort pour réduire ces puissants mouvements selon la règle de la fidélité ! Le pressentiment, la rencontre, l'arrangement des circonstances sauvent enfin cette âme pure. Mais n'est-il pas vrai aussi que tout amour est d'abord livré aux hasards ? Et qu'est-ce que vouloir, sinon surmonter, reprendre et enfin sauver ce qui n'est pas voulu ? Le chant, art si profondément viscéral, et qui pourtant nous porte si haut, est ce qui rassemble en un seul être le jugement et le tressaillement. Force et raison, sœurs ennemies, qui n'attendent, qui n'espèrent les rares occasions où elles se réconcilient ? Et c'est bien le chant sévère, le chant selon les maîtres, qui discipline déjà la bohémienne enfant. J'imagine George Sand devant son clavier, éprouvant, comprenant que l'instrument, si bien tempéré qu'il soit, ne suffit pas à régler le redoutable cœur.